François Moureau - Le Goût italien dans la France rocaille. Théâtre, musique, peinture (v.1680-1750) (Marie Villion)

Marie Villion

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6794>

DOI : 10.4000/cdlm.6794

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 305-307

ISBN : 9782914561594

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Marie Villion, « François Moureau - Le Goût italien dans la France rocaille. Théâtre, musique, peinture (v.1680-1750) (Marie Villion) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 85 | 2012, mis en ligne le 14 juin 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6794> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6794>

François Moureau, *Le Goût italien
dans la France rocaille. Théâtre, musique, peinture
(v. 1680-1750)*, Paris, PUPS, 2011, 380 p.

«Rocaille» est le terme original choisi par François Moureau dans le titre de son dernier ouvrage, pour le contenu sémantique qu'il implique. Il renvoie, en effet, à la fois à une période très peu désignée comme telle, celle située entre le classicisme et les Lumières, et désigne également un courant littéraire, une forme esthétique et intellectuelle. Directement reprise de l'histoire de l'art, en particulier celle du mobilier, cette notion est adaptée à cette époque charnière durant laquelle les modèles littéraires et artistiques se sont influencés et mêlés, ce dont certains contemporains ont eu conscience. C'est d'ailleurs ce que définit François Moureau dès l'introduction de son ouvrage. Professeur de littérature française du XVIII^e siècle à la Sorbonne et directeur du Centre de Recherche sur la littérature des voyages (CRLV), il est reconnu en tant que spécialiste du théâtre français de cette période, mais son domaine de recherches s'est étendu à d'autres formes artistiques. L'étude approfondie de figures incontournables des XVII^e et XVIII^e siècles telles que Dufresny, Watteau ou encore Claude Gillot lui ont permis de dégager des problématiques communes pour offrir ainsi un ouvrage de recherches interdisciplinaires, entre histoire culturelle, histoire de la société et histoire littéraire. Il s'extrait ainsi de la seule étude littéraire et se place dans le courant historiographique de l'histoire des pratiques culturelles.

Culture française et culture italienne entretiennent des rapports conflictuels voire «incestueux» selon François Moureau : on oscille incessamment entre amour et haine, attrait et rejet au cours de l'époque moderne. Et quand bien même les acteurs italiens sont mis à l'écart et la littérature dévaluée, on retrouve les grands traits du modèle italien dans les divertissements français de manière plus ou moins visible. D'autres auteurs et historiens comme Gustave Attinger, Charles Mazouer ou encore Sylviane Léoni¹, ont déjà traité de ces relations passionnées. Ce qui distingue l'ouvrage de François Moureau des précédents et qui en fait sa première originalité réside dans le fait de proposer à la fois une étude du théâtre, de la musique et de la peinture : à travers trois modes d'expression et de représentation, l'auteur brosse un tableau de l'état des lieux et des évolutions du goût italien en France.

1. Gustave Attinger, *L'Esprit de la Commedia dell'Arte dans le théâtre français*, Genève, Slatkine Reprint, 2010 ; Charles Mazouer, *Le Théâtre d'Arlequin : comédies et comédiens italiens en France au XVII^e siècle*, Paris, PUPS, 2002 ; Sylviane Léoni, *Le Poison et le remède. Théâtre, morale et rhétorique en France et en Italie, 1694-1758*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998.

Les influences, reprises, rejets conscients ou non qui se produisent, sont mis en lumière, tout autant que les principaux acteurs de ces échanges. Si l'auteur préfère le terme de «goût» à celui de culture, beaucoup plus usité et donc attendu, c'est qu'il lui permet de traiter à la fois des adaptations italiennes et de l'attrait particulier de chacun, des mises en œuvre et des rapports plus personnels à l'art et à la culture. Alors que le goût italien se conçoit comme un plaisir et un divertissement, le goût français reste profondément ancré dans l'héritage classique. En effet, Molière pour la comédie, Racine et Corneille pour la tragédie, apparaissent comme les grands modèles de l'art dramatique européen à la fin du ^{xvii}^e siècle, mais également au début du ^{xviii}^e siècle. Devant ces monuments du théâtre, les Italiens en France et leur goût pour l'amusement à la marge des idéaux classiques, n'ont pour seul choix que de s'appropriier les registres inférieurs. Avec eux, de nouvelles formes apparaissent et ce sont elles qui caractérisent véritablement et reflètent les évolutions de la société française. Si la période classique a été italophile en France, c'est parce que les arts français ne se sentaient nullement en danger, ils disposaient de figures majeures. La période suivante a rejeté ce qui provenait d'au-delà des Alpes de manière systématique, ce qui a souvent conduit à sous-estimer les apports et influences italiennes au goût français. François Moureau revient sur cet *a priori* à travers de nombreuses références en illustrant son propos de multiples exemples le long des trois grandes parties, finalement assez chronologiques, qu'il consacre au sujet.

La première, intitulée «Le style italien à la conquête de la scène et de l'art français» accorde une très large place à l'art dramatique. Elle révèle les reprises des grands thèmes mais surtout, et c'est sur ce point qu'insiste particulièrement l'auteur, l'appropriation des grandes figures italiennes de la *Commedia dell'Arte*. François Moureau y décrit comment différents *types* italiens s'immiscent sur la scène française. L'intérêt n'est cependant pas d'affirmer que le théâtre français imite le théâtre italien, mais de montrer comment il a repris et adapté certains éléments, notamment des personnages comme Arlequin ou Pierrot, caractéristiques de l'écriture italienne. Finalement, il apparaît que les théâtres français et italien évoluent vers une forme plus commune, très naturellement et sans nécessairement le concours d'acteurs extérieurs. En effet, en 1694, au moment où la Comédie-Italienne ferme ses portes sur ordre du roi, les caractères du théâtre transalpin se diffusent de multiples manières. Cependant, l'attrait pour la marginalité et le décalage de la culture italienne ne peuvent être intégrés et affirmés dans les premiers temps : l'ensemble est rejeté et doit s'immiscer dans les genres les plus fragiles des divertissements et les plus à la marge de la scène officielle. La peinture étudiée par François Moureau dans son ouvrage est une peinture de théâtre, la peinture servant à illustrer les pièces de théâtre ou à représenter les grands personnages théâtraux. À travers les figures et les œuvres de Claude Gillot et Antoine Watteau, déjà étudiées par l'auteur, on perçoit le pouvoir de l'Italie dans l'imaginaire des artistes. Les deux peintres n'ont jamais fait le voyage, mais ont une idée rêvée de l'Italie, et c'est elle qui est représentée dans leurs peintures.

La seconde partie, «Goût français et goût italien en jugement», se tourne davantage vers les problématiques concernant la musique et le théâtre. Les in-

fluences, les reprises italiennes rejetées dans un premier temps par les institutions telles que l'Académie royale de musique, se développent dans les cercles privés, loin de la censure et du goût officiel. Très rapidement, l'amusement procuré par les divertissements à l'italienne conquiert le public et se développe considérablement. C'est d'ailleurs pour cela qu'éclate la Querelle des Bouffons en 1752 à Paris, opposant l'Opéra français aux troupes italiennes. Chacune des formes dispose de défenseurs tandis que certains se prononcent en faveur d'une alliance, car si l'Opéra de Paris existe, c'est bien grâce aux influences italiennes ; l'Italie garde le monopole de la musique et de l'opéra en cette fin de *xvii^e* siècle et ce début de *xviii^e* siècle. On voit donc se diffuser les genres plus marginaux, malgré le privilège des hautes institutions, et ces derniers prennent une place primordiale en cette période. Si le théâtre a souvent besoin d'être traduit pour être compris, la musique est un moyen de communication universel et touche directement un public beaucoup plus large.

La troisième et dernière partie intitulée « Divertissements privés et caprice rocaille » est entièrement tournée vers les amateurs, et les divertissements privés. Après avoir redéfini et réexpliqué les caractéristiques propres du divertissement privé, à la fois plus codé et plus permissif, François Moureau dévoile son importance et son rôle dans la diffusion des caractères italiens : car si le modèle français prime sur la scène officielle, il n'en est pas de même sur les scènes officieuses. Le modèle italien, libéré des nombreuses contraintes des codes du théâtre français, est finalement proche de cette façon de jouer et de représenter. Les parades, par exemple, sans être le genre le plus emblématique de la scène privée mais le plus exclusif, sont inspirées à la fois du modèle français et de types de personnages italiens très définis.

Très représentatif de la période, le théâtre reste en définitive l'élément le plus développé par François Moureau. La musique et la peinture analysées sont directement liées à l'art dramatique, et l'auteur rend compte des interactions existant entre ces trois formes de représentations. Pourtant, chacune apporte un nouvel éclairage et c'est ce qui donne aussi toute sa richesse à cet ouvrage. François Moureau conclut en assimilant son travail à une esquisse, ce qui ne rend pas compte de la richesse de l'étude effectuée, de la multitude des sources dépouillées et de l'immense bibliographie consultée. L'auteur a mis en lumière les nombreuses influences, reflet d'un monde en relation permanente, et les abondantes circulations entre ces trois modes d'expression. Les éléments considérés comme les plus caractéristiques de la culture française apparaissent profondément empreints de culture italienne. Son étude propose évidemment une ouverture sur d'autres perspectives plus générales : si la problématique première de François Moureau était bien de mettre en lumière le goût italien dans la France rocaille, il apparaît très rapidement qu'elle est le prétexte d'un enjeu beaucoup plus profond sur la moralité et la transformation de la société à cette période charnière, une moralité critiquée que les « Lumières auront bien du mal à rétablir ».

Marie VILLION

Université de Nice Sophia Antipolis

CMMC